

LE SANG DES PRINCES

TOME 1

L'APPEL DES ILLUSTRÉS



ROMAIN DELPLANCO

Du même auteur, aux éditions de l'Homme Sans Nom

Le Sang des princes

Tome 2 *L'Éveil des Réprouvés* (fin 2016)

ROMAIN DELPLANCQ

LE SANG DES
PRINCES

TOME 1
L'APPEL DES ILLUSTRES

Les Éditions de l'Homme Sans Nom

Collection dirigée par Dimitri Pawlowski

© Les Éditions de l'Homme Sans Nom 2015.

Illustration de couverture : Émile Denis

ISBN : 978-2-918541-22-6

Les Éditions de l'Homme Sans Nom

122, rue de Vincennes - 93100 Montreuil

E-mail : contact@editions-hsn.com

www.editions-hsn.com

*Ce premier roman est dédié à une ribambelle
d'énergumènes qui feraient passer les Austrois pour
d'ennuyeux notables.*

*Geoffrey, pour nos longues séances caféinés au cours
desquelles il m'a aidé à accoucher de ce récit.*

*Emilie, Céline et Bruno, premiers lecteurs en
exclusivité des premiers chapitres il y a déjà bien longtemps.*

*Marie-Pascale et Nicolas, mes parents, pour leur
chasse aux fautes de français.*

*Jeanne et Clémentine, mes soeurs, l'une pour sa
relecture impitoyable et l'autre pour son expertise en
peinture.*

*Karim, qui m'a finalement convaincu, aidé par les
pintes d'un certain bar de la rue de Cotte, de proposer
L'Appel aux éditions de l'Homme Sans Nom.*

*Et à Denis, qui a supporté ma lubie depuis cette
marche nocturne pendant laquelle j'ai, pour la première
fois, raconté à quelqu'un l'histoire de Mical.*

Merci. Vous êtes tous dingues.

Ne changez pas.

Acte 1

Le Patron va mourir

Arpèges des violons. Les basses suivent, à l'octave. Le rythme a accéléré. Les flûtes, dans leur registre aigu, soufflent des trilles violents.

Il lève le bras lentement devant lui.

Le timbalier commence un roulement qui va crescendo sur deux mesures. Les cuivres démarrent un accord pianissimo, les trombones sur la note fondamentale et le tuba, une octave en dessous, de même. Dans la première seconde, seuls les gonflements de poitrail des trompettistes semblent indiquer qu'ils jouent, et puis l'accord enfle, très rapidement. Les cornistes, la main calée dans les pavillons de leurs instruments, en font vibrer le métal. La note est maintenant forte, et enfonce l'air de la salle.

Son bras est à présent totalement levé, sa main tremble.

Les violons et les flûtes doublent la vitesse des arpèges. Les basses soutiennent une note unique en trémolo. Le reste des vents accompagne soit à la tierce, soit à la septième, préparant la résolution finale. Tout l'orchestre s'est joint à la dernière cadence.

Quand son bras s'abaissa et que la tonique finale fut propulsée dans les airs, dans un feu d'artifice de timbres et d'harmonie, les applaudissements avaient déjà commencé. À tout rompre, plus profonds que les timbales, plus haletants que le trémolo des violoncelles et plus triomphants que toute la section de cors réunie. Philio entendit derrière lui le grincement chaotique des chaises que l'on repoussait pour se lever et ovationner le concert comme rarement les Liarnais l'avaient fait.

Il sentait ses jambes trembler et, pendant un instant, sa vue se brouilla. Devant lui, ses musiciens, tous endimanchés comme si la soierie pouvait améliorer leur doigté, n'étaient pas dans un meilleur état.

Il commença mentalement le bilan de la soirée.

Lèvres gercées du premier trompette. Sa note finale était en retard d'un seizième de temps.

Deux violonistes se tiennent le poignet. Ostinato trop dur à suivre ?

Deux clarinettes basses. Trop présentes. Une seule suffit pour cette salle.

Basson trop fort sur la mesure 56. Pourtant je lui avais dit. Trop fort ? Pourquoi ? Je lui avais dit. Marqué sur la partition. Je lui avais dit.

Tout revoir. Joué trop tôt.

Derrière lui, le public de bourgeois en délire continuait de taper dans ses mains, tout en guettant le maestro.

Ah oui. Se retourner, sourire, saluer. Comme l'a demandé Lydie.

Philio, droit comme un pupitre, pivota sur lui-même et produisit un grand sourire enfantin. Puis il courba solennellement son buste. Quelques roses plurent sur la scène.

Maintenant, présenter les musiciens.

Il fit un signe en direction de l'orchestre, comme pour dévier les applaudissements sur eux. En un ordre parfaitement traditionnel, les cordes se levèrent et saluèrent, suivies par les vents, les cuivres, et les percussions.

Philio salua de nouveau. On applaudissait à tout rompre, mais il s'ennuyait déjà. Il n'aimait guère socialiser ainsi. Ce salut durait trop longtemps. Déjà une minute trente. Il attendait impatientement qu'on fasse tomber le rideau. Il voulait retourner dans sa verdine et poser ses corrections par écrit. Puis il enverrait, toujours par écrit, ses remarques au joueur de basson qui prenait un peu trop de place.

Une petite silhouette, légère dans ses pas, monta silencieusement sur scène et accourut près de lui. Il reconnut Basil, qui était son petit frère et qui faisait une drôle de tête. Ce dernier se rapprocha et lui glissa un mot à l'oreille.

Le visage de Philio ne trahit aucune émotion. Simplement, il jeta sa baguette, laissant en plan son public aussi ahuri que son orchestre, parti en trombe à travers la salle, et sortit en courant du théâtre. Basil le suivit, attentif et inquiet.



Lydie savait, par exemple, que deux objets de volumes et de poids différents, la résistance de l'air négligée, tombaient à la même vitesse.

Lydie savait qu'un objet plongé dans un volume d'eau provoquait une poussée opposée à son poids en sens inverse.

Lydie connaissait les règles du monde. Sur le bout des doigts. Comme la carpe connaît sa rivière, comme l'hirondelle connaît ses vents. La géométrie dans l'espace. Les lois de la mécanique. Les bases de l'alchimie.

Pourtant, elle dit :

— Ce n'est pas possible.

Le vieil homme en face d'elle lui sourit.

— Allons, lui répondit-il doucement. Tu savais bien qu'un jour...

— Mais pas maintenant.

Il soupira. Des larmes perlaient aux yeux de la jeune fille.

— Quand, alors, ma fille ? souffla le vieux, son regard dérivant vers la fenêtre fermée de sa roulotte, la plus grande du clan Dael.

Une quinte de toux le secoua, rauque, craquelant comme un plancher qui s'effrite. Il porta son mouchoir à sa bouche, toussa et cracha de plus belle. Et sa fille ferma les yeux, en un effort vain et malheureux pour exorciser le mal qui prenait Blasio et qui, elle en avait conscience maintenant, ne le lâcherait que sur son bûcher funéraire.

Il replia aussi vite qu'il le put le morceau de tissu maculé de rouge et de cette viscosité qui lui goudronnait les poumons.

— Tu ne peux pas mourir, supplia-t-elle.

Et l'accent pathétique de sa propre voix acheva de la désespérer.

— Si, et je vais bien devoir m'y mettre, répondit Blasio. Je ne sais qui, du soufre ou du mercure, est en train de décider de mon sort, mais le résultat final sera équivalent. Tu le sais, toi mieux que quiconque, puits de science que tu es.

— Mais... On ne peut pas... Qui va emmener le clan ? Pas Philio ! Et Basil est trop jeune pour devenir Patron ! Et... Et...

Elle pleurait pour de bon maintenant, et ses yeux, peu habitués aux torrents de larmes, en étaient boursoufflés.

— Je suis désolé, dit-il, et il était sincère. Je resterais bien en vie, si on me laissait le choix. Ta mère est solide. Elle pourra prendre le relais. Au moins pendant un temps.

Lydie n’y croyait pas. Pas avec Philio, qui n’avait réussi à lire et écrire qu’à l’âge de dix-sept ans. Pas avec Basil, qui sortait à peine de l’enfance. Pas avec les vingt autres familles du clan qui attendaient qu’on leur dise quoi faire et où aller.

— Et puis, ta mère n’est pas seule, hmm ?

Lydie le regarda, l’air peu convaincue.

— Tu es ingénieuse, débrouillarde... Tu seras au moins une maîtresse-automaticienne, et une excellente de surcroît. Le jour où la Patronne passera la main, tu seras plus que qualifiée pour succéder à mon autorité. Je sais à quel point ceux de ton âge t’écotent.

— Je ne suis pas ton fils, papa, le coupa-t-elle.

Il la regarda, l’œil légèrement refroidi.

— Philio ne sera jamais indépendant et ne dirigera jamais autre chose que son orchestre. Et Basil... J’aime beaucoup Basil, mais je connais ce genre de garçons.

— Basil est très jeune.

— Oui, très jeune, et pourtant tous les symptômes sont là. Déjà tout entier à ses rêves à lui, des rêves d’arts vains. C’est un bricoleur, et non un ingénieur. Il sera un formidable artiste dans ce qu’il décidera de faire, je n’en doute pas. Mais il ne sera jamais plus. Jamais tourné vers le clan.

Elle ne trouva rien à dire.

— Alors que toi...

Elle sentait ses épaules s’alourdir. Le vieux Patron des Dael tendit tendrement sa main vers le visage de sa fille et repoussa une mèche de cheveux humides de larmes.

— Personne n’a compris le monde comme tu le comprends, ma fille. Comme moi le comprenais. Tu es...

L’ouverture grinçante de la porte de la chambre l’interrompit dans sa phrase. Dans l’entrebâillement se trouvaient un Basil angoissé, et, en retrait, Philio, avec dans les yeux cet air interrogateur et ingénu qui seyait si mal à son visage barbu d’adulte. Tous deux avaient couru.

— Ah, merci d’être venus si vite, leur dit leur père. Philio, les Liarnais ont-ils aimé ton *Tyran Ector* ?

Le jeune homme hochait vigoureusement la tête.

— C'est bien. C'est très, très bien. Maintenant, approchez, j'ai quelque chose de triste à vous dire...

Lydie n'y tint plus. Elle sortit de la chambre les yeux baissés, aussi vite que possible, sans s'arrêter devant les mines surprises et inquiètes de ses deux frères, et déboula sur le terrain vague de Liarnes où les Dael avaient élu domicile pour la saison. On était en pleine journée et les verdines étaient vides pour la plupart, leurs propriétaires vaquant à des affaires plus ou moins lucratives et plus ou moins légales.

Assise sur un tronc qui tenait lieu de banc, sa nuque éternellement courbée soutenant un visage plus fermé encore qu'à l'accoutumée, se tenait Sophia, la Patronne, dont la robuste charpente, humblement vêtue d'une robe brune et d'un châle jeté sur les épaules, semblait à elle seule occuper toute la place du feu de camp. En voyant arriver sa fille, elle décroisa les bras et désigna d'un geste économe un espace à sa gauche sur le tronc. Lydie obtint et se laissa presque tomber sur l'arbre mort.

— Depuis quand savais-tu ? finit-elle par demander, après avoir longtemps cherché ses mots.

— Depuis un mois, nous nous en doutions, répondit la Patronne de sa voix monocorde. Le médecin a confirmé le mal et son état d'avancement il y a une semaine.

— Tu aurais dû m'en parler.

La mère contempla sa fille, sans montrer la moindre émotion.

— Et qu'en aurais-tu fait ? Tu es aussi impuissante que moi. Ou que lui. Ou que n'importe lequel de tous ceux qui l'aiment et voudraient le garder alors que Dieu le rappelle à lui.

Lydie ne répondit rien. Elle se sentait comme vidée de ses forces et de tout don de parole.

— Si tu te fais du souci pour moi, sache que j'apprécie, poursuivit sa mère. Mais je ne suis pas encore au ciel, et il m'appartient de guider ce clan pour encore quelque temps.

— Et quel ordre le clan devra-t-il suivre en premier ? demanda aigrement la jeune femme.

La Patronne ne répondit pas immédiatement. Elle se leva, lentement, avec la lenteur et la dignité d'une statue qui se mettrait à bouger pour la première fois. Puis elle se retourna et laissa tomber

son regard sur sa fille. Lydie prit alors conscience des traits tirés, des stries sur le visage et des yeux rougis de sa mère.

— Il nous faut quitter Liarnes rapidement, finit par dire celle-ci. Nous nous sommes déjà trop attardés.

— Laisse-moi deviner. Direction Porto-Nevo ?

La Patronne acquiesça. Lydie voulut protester.

— Il ne survivra pas au...

— Je sais, la coupa sa mère, plus violemment et d'une voix tremblante. Mais il doit être inhumé à Sihil, et pas ailleurs. Pas un homme comme lui. Pas un Sait-tout-faire. Les autres clans nous en voudraient de priver Sihil de sa dépouille.

Lydie hocha la tête. La pensée de son père dans une boîte la révoltait. La pensée qu'il meure en route, de ne plus voyager qu'avec un cercueil, lui glaçait le cœur.

Mais sa mère avait raison, comme toujours.

La vieille dame, plus voûtée que jamais, lui tourna le dos et s'en retourna vers la roulotte de son mari, dont la porte s'ouvrit alors à toute volée. Basil en sortit, presque en trébuchant, le visage cramoisi de chagrin, le nez coulant et les yeux noyés. Il se précipita dans les bras de sa mère et s'y effondra. Mais la vieille Patronne était bien charpentée et elle soutint l'adolescent, lui murmurant des mots consolateurs, mais qui ne l'apaisaient pas. Sur l'escalier se tenait Philio, interdit, murmurant tout seul ce qui semblait être un refrain de chanson.

Sur sa joue droite coula une larme unique quand il s'approcha de sa mère sans oser la prendre dans ses bras.

Lydie, en ce qui lui sembla le plus grand effort de son existence, se leva et alla soutenir sa mère et ses frères. Mettant de côté, et pour longtemps, ses propres pleurs.

Tandal, Ville-Vieille, trois mois plus tôt.

Trois personnages interlopes autour d'une table qui discutaient, isolés dans un coin d'une gargote dont la faible lueur des chandelles n'arrivait qu'à rehausser l'épaisseur des ombres. Les trois chalands se livraient furtivement à un défi d'escroquerie mutuelle, même si, comme tout jeu à trois, il dissimulait une partie à deux contre un. L'un était un jeune bourgeois, trop argenté pour son propre bien. Les deux autres étaient des saltimbanques qui lui disaient la bonne aventure.

On devinait facilement l'escamotage tragicomique dont le jeune bourgeois aurait fini par être victime. Bien heureusement, la liberté d'action future des trois personnages de la toile était fortement limitée par le cadre en bois qui enfermaient le tableau.

— L'utilisation de l'huile permet cette impression de ténèbres, qui... Mademoiselle ? M'écoutez-vous ?

« Mademoiselle », en vérité, avait cessé d'écouter l'exposé du galeriste depuis trois bonnes minutes. Iarma n'avait jamais eu le goût d'écouter parler les vieillards précieux, et cela n'avait pas changé avec son onzième anniversaire. Non qu'elle n'aimât pas la peinture, bien au contraire : l'attention qu'elle n'avait pas accordée au vieil homme et à ses histoires d'huiles avait été entièrement vouée à scruter le tableau, à scruter cette lumière saisissante dont la noirceur exagérée des zones d'ombres parvenait à créer l'illusion.

— C'est une blague, pouffa-t-elle.

— Je demande pardon à mademoiselle ? s'offusqua poliment le galeriste.

La fillette pointa du doigt la peinture avec un sourire guilleret.

— Pendant que vous admirez le noir très noir et la lumière au centre de l'image, le peintre vous a fait une blague ! Vous ne pensez pas à fouiller les endroits dans la pénombre, et regardez...

Elle effleura la peinture de son index. L'homme eut un hoquet d'effroi, mais n'osa pas la reprendre.

— Vous voyez ? continua la petite. Ici, on pense que la voyante lui lit la bonne aventure, mais elle est en train de lui voler sa bague. Et ici...

Elle désigna un autre point du tableau, plus excentré.

— ... Ici, termina le galeriste, intrigué, le deuxième saltimbanque vole discrètement la bourse de la voyante. Effectivement. Mademoiselle a l'œil.

Il posa un regard nouveau sur la petite fille en fauteuil roulant à qui il faisait visiter sa nouvelle exposition depuis le milieu de la matinée, et fut ému par l'esprit éveillé et la sensibilité de la gamine – qui ne semblait avoir d'égal que sa fragilité.

— Néanmoins, ajouta-t-il, je prierais mademoiselle de ne plus jamais, jamais toucher les toiles. Surtout celles-ci : nous les avons reçues hier. Sur ce, je vous propose de passer à l'œuvre suivante.

Il s'engagea dans le couloir. La jeune Iarma, qui ne semblait pas du tout avoir enregistré la remontrance, débloqua d'un geste désinvolte un verrou vissé à l'accoudoir de son fauteuil roulant. Le ressort actionna les roues dans un cliquetis musical d'automate.

— Ce peintre doit être quelqu'un de drôle !

Il la regarda.

— On le dit très jeune, je ne serais effectivement pas surpris qu'il soit un peu facétieux. Est-ce cela qui vous plaît tant dans ces peintures ? Ces petits jeux de cache-cache dans les zones de mi-ombre ?

— Mais oui ! répondit-elle avec enthousiasme. Il faut être doué pour réussir ce genre de tour, quand même ! Vous ne trouvez pas ?

Il eut un sourire. Le premier sourire sincère depuis qu'il avait accueilli la jeune noble dans son salon.

— Il faut certainement être malin, mademoiselle. Mais « doué » ? N'importe quel barbouilleur habile peut jouer une farce à votre œil ou à votre esprit.

Alors le vieillard, un éclat nouveau dans sa voix, s'accroupit pour se mettre à hauteur de regard de l'enfant. Il fit doucement pivoter la chaise, de façon que l'œuvre qu'ils venaient de quitter revienne dans son champ de vision.

— Je trouve, pour ma part, que le don est ailleurs. La plupart des gens passent devant ce tableau, en imaginant vaguement le propos, et regardent le centre de la peinture – là où la lumière de la chandelle éclaire les visages des trois personnages. Vous, mademoiselle, jouissez d'un esprit plus pénétrant, et choisissez de fouiller la pénombre à la recherche de quelque trésor caché, où d'une chausse-trappe, mais c'est encore une tromperie. Un piège dans le piège. Le deuxième appât que le peintre laisse spécialement pour les poissons qui se croient trop malins.

Sa voix se faisait basse, presque un murmure.

— Moi, c'est l'ombre que je regarde. Cette ténèbre totale et imperméable qui ferme totalement la scène, mais dans laquelle viennent se perdre les éléments du décor, suggérant une continuité. Ce noir semble n'avoir pour fonction que de mettre la lumière en valeur. Mais il n'est pas naturel ! Un tel contraste n'est pas dans la nature.

La jeune fille, prise au jeu, répondit sur le même ton.

— Si le noir avait une autre fonction que le contraste, ce serait de dissimuler quelque chose...

L'homme hochait la tête, ravi.

— Vous êtes impressionnante. Alors je vais vous laisser finir cette pensée : si l'auteur a mis en place tous ces trompe-l'œil, que cherche-t-il à dissimuler dans son tableau ? Qui se cache dans l'obscurité ? Un quatrième larron ? Le père du bourgeois venu surveiller son fils ? Des gardes venus arrêter les deux voleurs ? Peut-être tout cela à la fois ?

Elle rit de bon cœur.

— Tout ça me semble chercher loin !

— Et vous intrigue malgré tout, non ? Le don est là. Une d'œuvre devient chef-d'œuvre quand son corps matériel ne suffit plus à contenir sa force créatrice, qu'elle vient contaminer l'âme de celui qui regarde, et la change pour toujours. Parfois inconsciemment.

— Oui, je crois que je peux comprendre ça.

— En ce cas, mademoiselle, la peinture suivante va aussi vous intéresser.

Ils abordèrent une toile beaucoup plus petite et discrète, moins évocatrice, qui n'avait pas grand-chose à voir avec la précédente. C'était un paysage de coucher de soleil sur la mer, un sujet

techniquement complexe mais au concept simplissime. La plupart des visiteurs ne s’y arrêtaient pas longtemps, considérant le tableau comme une étude technique assez mineure.

Le galeriste s’avança entre la jeune fille et la toile pour mieux lui désigner les différentes parties de la composition.

— Ici, il a, pour une idée simple, choisi une palette intéressante. Le reflet brutal du soleil sur la mer la fait étinceler, et le ciel semble couvert de nuages orageux d’une couleur brune. Le résultat est un coucher de soleil légèrement dérangeant, comme si la mer figurait un ciel qui aurait été inversé et serait passé en bas de l’horizon pendant que la terre prenait sa place et emprisonnait le soleil. Nous parlions de l’utilisation de l’ombre, et ici, nous...

Il fut interrompu par un sifflement strident et animal, comme une inspiration violente et incontrôlée, suivi d’un *bada-boum* de meuble à terre. Il se retourna en sursaut. Devant lui, la jeune Iarma Spadelpietra, à terre, les yeux blancs et la bouche couverte de mousse, convulsait à en démolir son fauteuil automatique.



Darnetto était intendant de la maison Spadelpietra, et en éprouvait d’ordinaire une très grande fierté. Il se levait le matin aux aurores, depuis vingt ans, pour inspecter chaque fil de son impeccable livrée. Puis il descendait dans la salle commune des domestiques, où il exigeait que les filles de cuisine lui préparent des œufs brouillés, une miche de pain, quelques prunes, le tout accompagné de lait de chèvre chaud. Qu’elles ne fussent à aucun titre officiel tenues de lui obéir ne l’embarrassait guère : il était intendant, et, bon élève de ses maîtres, entendait exercer son autorité comme bon lui semblait. Car un intendant, ce n’est pas rien, tout de même. Cela se craint. Et d’ailleurs, toute la ville l’avait bien compris, lui que même les prélats vouvoyaient.

Darnetto aimait donc à se considérer comme un homme dont la réussite, dans le monde de la roture, était flagrante et méritée. Un homme heureux de commander à ses valets et de se soumettre à ses seigneurs.

Pourtant, quand le coursier à bout de souffle qui s’était présenté sur le pas de la porte lui susurra la nouvelle qu’il devait

transmettre, il considéra l'éventualité de remettre son office, et, chargé de ses seuls vêtements, de quitter la ville, si possible à cheval. Mais, réunissant toute l'ardeur possible (car il en avait vu d'autres), il décida que cette solution, vu le laps de temps dont il disposait, était peu réaliste.

C'est donc résigné qu'il se dirigea vers la chambre des maîtres. Il allait devoir réveiller l'illustre duchesse Jana Spadelpietra. Et lui expliquer, avec une mine aussi dévastée que possible, que, suite au malaise contracté la veille, sa jeune cousine de onze ans était morte ce matin.



— Je sais que mes mots seront de peu de réconfort, Madame, mais je tiens à vous assurer les plus sincères condoléances de la famille royale pour la perte de la fille de feu votre cousin.

Si l'homme qui avait déclamé ces paroles avait espéré une réponse courtoise, il dut rapidement faire une croix dessus. Jana Spadelpietra n'avait même pas hoché la tête. La traditionnelle économie de gestes qui la caractérisait en société semblait plus de mise que jamais après la tragédie.

Hésitant, le messenger jugea bon de continuer.

— Le roi regrette de ne pas pouvoir se présenter lui-même, mais il m'a chargé de...

— J'ai bien compris. Vous pouvez partir.

La réplique le cingla tant que son regard flotta, ahuri, pendant plusieurs secondes. Personne ne renvoyait un messenger royal dans ses quartiers comme ça. Personne. Il se souvenait avoir lui-même rappelé à l'ordre nombre de ducs et de comtes qui s'oubliaient ainsi devant lui. Il s'apprêta à faire de même en levant les yeux vers l'impudente.

Mais il fit marche arrière vers la porte après avoir bafouillé « oui, madame », le teint plâtreux.

Jana restait maintenant seule dans la pièce. Elle avait congédié, avec à peu près la même délicatesse, les trois physiiciens et le prêtre qui avaient veillé la jeune fille dans les ultimes convulsions qui lui avaient tenu lieu de derniers instants. Elle avait eu beau se précipiter dans la chambre de la petite aussi vite

que sa dignité le lui permettait, les dégâts avaient déjà été faits : le corps reposait comme n'importe quel gisant, les paupières closes, les lèvres épurées. Le premier souci des doctes hommes de science avait été d'épargner à la duchesse l'horrible grimace de la crise épileptique fatale.

La petite Iarma présentait désormais un cadavre tout à fait convenable pour une jeune fille du monde.

De onze ans.

Jana laissa s'échapper le soupir qu'elle avait retenu depuis son arrivée. Ses épaules osseuses, presque ascétiques, se relâchèrent, comme sous le poids de ses longues mèches de cheveux bruns hâtivement démêlés. Elle se pencha légèrement au-dessus de la jeune fille, presque touchée par la sérénité du visage de l'enfant, avant de se rappeler que c'était un mensonge, que peu de morts sont aussi violentes et avilissantes que celle que la petite avait endurée.

Dans le couloir, derrière la porte, quelqu'un arrivait en trotinant maladroitement, comme un caniche qui tenterait de marcher sur deux pattes. Darnetto, essoufflé, se présenta dans l'encadrement de la porte.

— Madame, pardonnez-moi... J'ai fait comme vous aviez demandé.

Elle soumit l'intendant au même régime que les autres et ne tourna même pas la tête pour lui répondre.

— Bien. Montre-moi ça. Pose-le sur la chaise, en face du lit.

Un frottement de chiffon froissé l'informa qu'il s'exécutait avec toute la hâte possible. Puis il fit le tour du lit et posa sur la chaise désignée un cadre noir, d'humble facture, haut d'un empan et large de deux.

— Le tableau que vous vouliez, madame. Le galeriste affirme que...

— Merci. Va-t'en, maintenant.

Darnetto avait obéi dans la demi-seconde, la laissant de nouveau seule.

Seule avec une enfant morte et la peinture qui l'avait tuée.

Elle réprima un rire morbide, ne sachant trop à quel instinct elle avait obéi en demandant à voir l'œuvre en question. Iarma avait toujours été chétive, et avait survécu à d'autres crises avant celle-là. Depuis que la dernière avait laissé l'enfant paralysée, Jana avait

préparé son cœur à un départ prématuré de sa pauvre cousine. Les médecins le lui avaient avoué : bien que tragique, le décès n'était, hélas, pas surprenant.

Jana murmura une prière et fit silencieusement ses adieux, recommandant la jeune âme à celles de ses parents qui l'attendaient dans l'au-delà. La duchesse porterait le deuil quelque temps, ainsi que ses deux enfants, à qui du reste elle allait devoir annoncer la triste nouvelle. Une séance de larmes était à prévoir : ils aimaient beaucoup Iarma.

Elle fit demi-tour et se dirigea vers la porte, avant de s'immobiliser.

C'était un bruit de pas qui avait résonné derrière elle.

Là où seuls se tenaient un cadavre et un tableau.

Elle se retourna. Rien n'avait changé, rien n'avait bougé, et pourtant tous les sens de la duchesse étaient en alerte. Elle guetta quelques instants le cadavre, en proie à quelque horrible et surnaturel pressentiment, s'attendant presque à le voir bondir vers elle.

Rien.

Le tableau, par contre...

Le tableau s'était contrasté. Ses zones d'ombres s'entachaient de noirceur, alors que son soleil devenait brûlant. Elle se rapprocha. Elle contourna le lit et se pencha vers la toile.

Et elle vit, et cette vision l'absorba comme le reflux d'une gigantesque vague. Ses perceptions se déchaînèrent, elle sentait la toile, une odeur violente et métallique, elle l'entendait lui hurler le plus redoutable des appels, comme une horrible mise en garde.

Puis tout s'arrêta. La chaise avait été renversée, le tableau était à terre, le cadre brisé. Une douleur la tirait dans son tibia et elle comprit qu'elle avait, dans un réflexe primitif de défense, frappé le meuble de toutes ses forces pour détourner la vision.

Elle revint rapidement à elle. Darnetto était à l'entrée.

— Madame, vous allez bien ? s'enquit le domestique en redressant la chaise.

Elle respira et se recomposa une attitude ducale aussi rapidement qu'elle s'en sentait capable. Elle devait réfléchir vite. Vite et bien. Comme seule savait le faire la Duchesse Spadelpietra.

— Darnetto, finit-elle par déclarer, je vais retourner dans mes appartements pour prier et préparer mon deuil. Je veux que

tu veilles à l'organisation de la cérémonie funèbre. Fais également réveiller Jiani et Silva, qu'ils se présentent lavés et habillés dans une heure. Je leur annoncerai la mauvaise nouvelle moi-même.

— Comme vous le désirez, madame, mais je crois avoir entendu ce matin par les servantes que le jeune prince était déjà levé.

— Dans une heure, chez moi, avec sa sœur, coupa Jana en balayant l'intervention. Quant à cette peinture, tu vas l'entreposer en sécurité, avec les autres.

— Les *autres*, madame ? demanda l'intendant tout en rangeant à toute vitesse les différents ordres dans sa mémoire.

— Les autres tableaux. Tu vas aller voir le galeriste et acquérir immédiatement le reste de cette collection. Son prix sera le nôtre.

Darnetto fut légèrement abasourdi par l'incongruité de ce dernier commandement.

— Euh... Madame est bien certaine que...

— Tu m'as entendue. Exécution.

L'intendant sembla s'envoler. Jana, elle, attendit quelques instants, que son cœur veuille bien ralentir. Elle porta une main à son front, y décela de la sueur. Elle se saisit de son mouchoir, mais, au moment d'éponger son visage, elle entendit de nouveau...

Elle eut toutes les peines du monde à ne pas courir dans le couloir. Mais des gardes étaient présents dans le corridor, peut-être encore le prêtre et un ou deux médecins. C'est donc avec la juste composition qui sied à une duchesse en deuil que Jana Spadelpietra sortit de la pièce, ne cédant pas une fois à la tentation de se retourner, ne laissant rien voir de la terreur que lui inspiraient ces bruits de pas qu'elle entendait encore résonner depuis la chambre mortuaire.



Rarement Jana avait autant apprécié le retour dans ses appartements. Propres, en ordre, illuminés par le soleil qui perçait à l'est et filtrait par les grandes fenêtres du Palais Armando. Sans cadavre ni tableau ensorcelé. Bientôt, le deuil imposerait de garder les volets fermés pendant la journée. Cette pièce avait encore droit à une petite heure de lumière.

Elle jeta un regard rapide autour d'elle. Personne. Les femmes de chambre étaient passées faire le lit, mais avaient laissé la pièce vierge de toute autre trace de leur présence. Pour la laisser seule avec son chagrin, sans doute. Comme ils en étaient instruits en cas de tragédie ou d'affaire sérieuse demandant la pleine concentration de la duchesse. Jana tenait à avoir des moments de solitude quotidiens.

Et c'était vrai, dans une certaine mesure. Elle ne goûtait que modérément la présence d'autrui dans son espace vital.

Sauf dérogation.

Elle se dirigea vers un mur attenant à son lit et frappa doucement la cloison. Un soupirail s'ouvrit presque immédiatement. Derrière, une ombre attendait.

— Madame a mes condoléances, chuchota l'ombre d'une voix féminine.

— Épargne-les-moi, s'agaça-t-elle. Tu vas avoir beaucoup de travail.

L'ombre sembla totalement imperméable à l'acide de la réplique, ce qui, après la déférence mielleuse de son intendant, rafraîchit agréablement Jana.

— J'écoute. Mais parlez moins fort, que ce pauvre Darnetto ne vous croit pas folle si l'envie lui prenait d'écouter à la porte.

Voyant la sagesse dans l'insolence de l'ombre, la duchesse se reprit et parla à voix basse.

— Dans peu de temps, une invitation officielle à Tandal va être envoyée dans le sud, de la part de la maison Spadelpietra. Le prétexte en sera l'anniversaire de mes enfants. Je veux que tu veilles à ce qu'elle soit bien transmise.

— Dix invitations partiront rien que vendredi prochain, objecta la voix. Soyez plus précise. Ou alors donnez-la-moi directement, et abandonnez les canaux officiels.

— Non. Ce doit être une invitation officielle de notre part, en qualité de mécènes de Tandal.

— « Mécènes » ? Mais vous ne faites pas de... Oh. J'imagine que c'est pour le peintre.

Jana ne prit même pas la peine de confirmer.

— Ce sera la seule invitation qui sortira d'ici aujourd'hui. Tu vas surveiller le message, et mettre tout en œuvre pour que cette invitation ait une réponse positive. C'est important pour moi.

Un silence plana sur la conversation.

— Vous êtes sûre? finit par demander l'ombre. Cela ne semble...

— C'est important. S'il te plaît.

Le silence s'intensifia encore. On entendait presque la charpente du bâtiment grincer. La voix de la duchesse s'était faite suppliante, et on aurait bien été en peine de dire lequel des deux interlocuteurs en était le plus surpris. Jana n'avait plus supplié personne depuis vingt bonnes années.

— Alors ce sera fait.

En un clin d'œil, l'ombre était partie.

Jana ferma les yeux, se préparant mentalement à affronter sa journée. Elle prenait lentement conscience de l'état d'affolement dans lequel l'expérience de ce matin l'avait laissée. Patiemment, elle imposa le calme à sa respiration, et remit ses pensées en ordre. Elle allait devoir être plus que jamais la duchesse Spadelpietra, et une telle personne ne saurait se montrer aussi déstabilisée par la mort d'un enfant d'une branche cadette.

Si elle avait été moins perturbée, elle aurait sans doute mieux refermé la porte de sa chambre en entrant.

Et elle aurait vu la petite silhouette qui, dans l'entrebâillement, n'avait pas perdu une miette de la scène qui venait de se jouer.

Une cité comme Tandal a tout vu et tout vécu. Ses marins ont cartographié la mer tant et tant qu'ils ont un nom pour chaque vague et chaque banc de sable, ses soldats ont tour à tour défendu ou attaqué le moindre bout de rocher, de Tyl aux Cataractes Gelées, ses marchands ont établi d'interminables listes de denrées avec en correspondance leurs prix dans pas moins de dix-huit autres ports et villes.

Et rien n'accable le moral de ses citoyens comme le décès d'un Spadelpietra.

Les vieilles chuchotent que cela porte malheur. Les hommes jurent dans les tavernes que les temps sont mauvais. Les enfants demandent pourquoi la petite Iarma, dont ils avaient vu le visage sur les gravures, est partie. Leurs parents ne savent que leur répondre, tant le concept de mort semble inapplicable à l'illustre famille.

Car les Spadelpietra sont l'âme de la ville. Sa joie de vivre. La ville leur doit ses écoles, ses murs rénovés, ses moulins à eau, ses victoires militaires.

Les Spadelpietra ont pris Tandal par la main et en ont fait la plus grande cité du monde, sans jamais faire main basse sur autre chose que ce qu'on leur offrait par gratitude. Ils ne doivent leur position à aucun coup de poignard, à aucune des combines mal-saines que les autres grandes maisons de Tandal avaient si longtemps affectionnées. Alors, quand la nouvelle de la mort de Iarma se fut répandue, on dit des prières, on envoya des condoléances, on annula des fêtes.

On eût arrêté le cours de la Septide et de l'Ofidial, les deux fleuves qui se jetaient dans la baie, si cela avait été possible.

L'impact de cette sombre histoire s'atténuait, néanmoins, au fur et à mesure que le message s'éloignait des murs de la ville,

que le pavage des routes devenait moins précis, que les villages s'amenuisaient et que champs de seigle et vignes remplaçaient les jardins d'agrément. À cent lieues de Tandal, on accueillait l'information d'un hochement de tête plus que par des larmes. À deux cents lieues, on demandait : « Iarma, je ne sais plus laquelle c'était, c'était la duchesse ? »

C'est ainsi qu'à quatre cents lieues, on ne prenait plus la peine de nommer la défunte. Les paysans étaient simplement mis au courant qu'à Tandal une Illustre était morte. Pour des gens dont le métier consistait depuis des millénaires à gérer la vie et la mort d'autres êtres vivants, c'était là un sujet relativement peu digne d'intérêt.

Et, à cinq cents lieues se trouvait le village de Meris, niché dans le méandre d'un fleuve modeste et dormeur. On y élevait des chèvres et des porcs, on y cultivait le blé, l'orge, des légumes et des fruits, et, comme partout, la vigne.

Près du village de Meris se trouvait un grand et riche monastère. Toute la vie de la région tournait autour.

Ce monastère était doté de grands terrains fertiles, dont une partie était aménagée en jardin.

Et ce matin-là, cinq jours après que la pauvre Iarma eut rendu son dernier souffle, un message parvint au monastère, glissé dans le paquet du commis.



D'ordinaire, les missives qui circulaient dans le réseau de postes de l'Éclésiast par l'intermédiaire des moines *rotuligers* se composaient de rouleaux, qui faisaient le tour des lieux de cultes réguliers et séculiers, et sur lesquels les hommes d'Église notaient les nouvelles importantes et les messages officiels. Cela se limitait, généralement, à des listes nécrologiques suivies de celles des dernières ordinations. Ce mois-ci, les rouleaux arrivèrent avec un pli scellé, discret mais élégant. Le léger gaufrage, sur la cire rouge, dessinait un petit blason.

Une lettre dont Dimtry, le vieux révérend père du couvent, suspectait la teneur et qu'il redoutait. Lui qui, par cette belle nuit de juin, avait dormi comme peu de bébés et s'était senti vingt ans

de moins à son réveil, avait maintenant les muscles des épaules tirées par l'appréhension et l'estomac vide de tout appétit. Il posa la lettre sur son bureau, puis sortit son trousseau et isola une petite clef qu'il inséra dans un de ses tiroirs. Le meuble grinça quand il le tira. Dedans attendaient des liasses de formats disparates réunissant tous les documents importants et personnels de Dimtry. Il mit quelque temps pour retrouver ce qu'il cherchait, mais finit par ressortir une petite note jaunie et froissée, portant sa propre écriture tracée à la hâte un an et demi plus tôt.

Il posa le vieux papier à sa gauche et, à sa droite, le récent. Il relut deux fois le papyrus, pour être sûr de ne rien rater, puis se saisit de la lettre. Avec une nervosité à peine tempérée par son âge, il décacheta l'enveloppe, et lut dans le message la confirmation de ce qu'il craignait.

Un coup de vent se faufila par la fenêtre ouverte, balaya le bureau et fit voler les restes de l'enveloppe avec leur débris de cire séchée. On y voyait encore deux galères stylisées séparées par une tour. Le blason de Tandal. Et, en dessous, deux épées croisant une massette de sculpteur.

Les armes des Spadelpietra, l'illustre famille.

Le révérend père Dimtry l'Ancien lut la lettre plusieurs fois. C'était une invitation. Qui ne lui était pas adressée.

Murmurant une prière pour son âme et se repentant par avance de cet acte peu monastique, Dimtry avisa la bougie qui brûlait au coin de la table. Lentement, renâclant au geste mais ne l'interrompant jamais, il porta le bout de papier au-dessus de la flammèche. Le feu se mit très rapidement à lécher la feuille, et la consumma en moins de vingt secondes, car le papier, support à base de coton récemment inventé, brûlait très bien.

Dimtry soupira. Et pria le ciel qu'aucune autre missive de ce genre n'arrivât jamais.



Deux heures plus tard, Dimtry franchissait dans l'autre sens le porche du couvent. La marche rapide que sa nervosité lui avait imposée à l'aller avait bousculé les poumons du vieillard, et son retour avait été d'autant plus lent. Un révérend père revenant

essoufflé du village alors qu'il avait à sa disposition de nombreux novices qui auraient pu aller faire sa course pour lui ferait lever quelques sourcils inquisiteurs chez les pères supérieurs.

Et Dimtry aimait autant ne pas avoir à mentir pour s'expliquer.

Il s'avança dans le hall d'entrée et en sortit par une porte qui donnait sur la cour intérieure. De là, un passage couvert lui permettrait d'accéder au petit jardin de simples qui fleurissait déjà de plantes médicinales, et, au-delà, au grand jardin du monastère. Le révérend père s'arrêta quelques instants devant cette étendue dénivelée que les moines avaient, au fil des décennies, transformée en magnifique mosaïque naturelle. Arbres fruitiers, herbes curatives, et légumes habillaient la moitié nord du jardin. Les frères consacraient la partie sud à la culture des fleurs qui viendraient en temps voulu embellir l'église et les chapelles, rehaussant l'élégance dont le monastère s'était fait une réputation. Une vingtaine de novices s'activaient à l'entretien des cultures. Dimtry respira lentement la brise du matin finissant et les multiples arômes qu'elle charriait déjà, recomposant intérieurement son autorité et sa tranquillité de révérend père.

À sa gauche, distants d'une cinquantaine de mètres, calés contre le mur d'enceinte, reposaient quatre cabanons. Trois d'entre eux, cadencés, contenaient les nombreux outils nécessaires aux travaux de jardinerie. Dimtry se mit à marcher vers le quatrième, un peu plus massif, dont la porte était entrouverte. Deux mètres avant de pouvoir ouvrir la porte et entrer dans le cabanon, une odeur atroce agressa ses sens. Un moine était confronté à de nombreux inconforts olfactifs pendant sa vie, dont un certain nombre suffisamment honteux pour éviter d'en parler aux confrères. Pourtant Dimtry faillit faire demi-tour, avant de finalement prendre sur lui et, inspirant une dernière bouffée d'air pur, d'ouvrir la porte.

Le quatrième dépôt ne contenait pas d'outils de jardinage. En lieu de ça se bouscuaient des fioles, des caisses de feuilles séchées, des bouteilles d'huile et de colle, et des baquets d'eau. De grands rouleaux de toiles reposaient contre les murs. Quelques chevalets se tenaient plus ou moins debout à intervalles aléatoires. Au milieu de la pièce, sur un tabouret, un jeune garçon avec un chaudron dans les mains s'affairait sur ce qui ressemblait

à de la cuisine. Excepté que l'odeur, qui émanait de toute évidence du chaudron, suggérait fortement la toxicité de son contenu. Le jeune garçon, un bout de chiffon noué devant la bouche et ses cheveux bruns débraillés retenus par un foulard, touillait avec énergie le mélange bleu marine. Un peu trop d'énergie, même, au vu des nombreuses traces de même couleur qui parsemaient ses mains et son tablier.

Alerté par le rai de lumière qui avait fait intrusion dans son atelier avec l'ouverture de la porte, Mical arrêta son ouvrage et leva vers le révérend père deux grands yeux surpris. Même dans la semi-obscurité, la belle couleur grise de son œil droit éclairait son regard d'un éclat presque féérique. Son œil gauche, banalement marron, semblait par contraste profondément noir.

— *Bonjour mon père*, déclara-t-il avec une jovialité à peine atténuée par le chiffon qui lui protégeait le nez et les lèvres tout en étouffant ses mots.

— Bonjour, répondit Dimtry sans s'en offusquer. Je pensais te déranger en pleine création, mais...

— *Oh, mais je travaille*, protesta le jeune homme en posant le chaudron par terre avant de se lever en s'essuyant les mains sur son tablier – opération relativement vaine au demeurant, tant le tablier en question ressemblait déjà à une peinture à part entière.

Mical se dégagea alors du chiffon qui contraignait sa voix.

— Je travaille : j'ai besoin d'un pigment bleu marine plus profond et j'ai été livré ce matin. Si je ne prépare pas l'huile maintenant, il risque de se gâcher et je pourrai m'asseoir sur la rénovation du *Naufnage* pour ce mois-ci.

Dimtry cilla.

— Le tableau de la nef de l'église ? Mais on l'a installé le mois dernier.

— Je sais ! glapit le jeune homme avec une grimace enfantine. Et le bleu dont je m'étais servi pour l'océan est déjà en train de ternir ! Dès demain, on le décroche et je vous répare ça en une semaine.

— Le décrocher ?

— On trouvera bien quelque chose pour le remplacer.

— Il y a des gens qui viennent exprès pour le voir.

Mical baissa les yeux, sincèrement attristé.

— Je suis désolé. J'essaierai d'aller vite, je vous promets.

Le révérend père hocha la tête mais ne rajouta rien, laissant s'installer le silence nécessaire pour que le peintre comprenne qu'il n'était pas venu dans l'atelier pour parler décoration.

— Euh..., finit par comprendre l'artiste. Je peux faire autre chose pour vous ? Parce que j'ai un *gesso grosso* à préparer, après.

— En fait, répondit Dimtry avec une satisfaction non feinte, c'est moi qui voudrais faire quelque chose pour toi. Je ne t'ai pas mis au courant pour ne pas te donner de faux espoirs, mais j'ai récemment écrit à l'évêque de Salence, qui est un vieil ami. Je lui ai parlé de toi et de tes talents.

Le jeune homme semblait ne pas comprendre.

— Il se trouve qu'il m'a répondu, continua Dimtry. Il avait déjà eu l'occasion de voir certaines toiles, mais il ignorait que tu venais de ce monastère.

— Il nous fait une commande ?

Le prosaïsme de la remarque, qui semblait faire de l'évêque un vulgaire client, agaça un peu plus le révérend père. Il décida que s'en offusquer maintenant, alors qu'il était en pleine tentative de manipulation du jeune homme, pouvait se révéler contre-productif.

— En fait, précisa-t-il d'un ton presque badin, il aimerait t'employer pour un ouvrage dans l'une de ses églises à Salence. Il n'a pas spécifié laquelle.

Mical le regarda comme s'il venait de lui offrir la couronne de Slasie enrubannée sur un plateau. Il enleva son tablier avec une infinie douceur, et, très lentement, se rassit sur son tabouret.

— Vous avez parlé de moi à l'évêque.

— Oui.

— Et il me veut à Salence.

— C'est ça.

— Pour une fresque.

— Il n'a pas précisé.

— Dans sa cathédrale.

— Euh... Pas forcément, mais...

— On écrit les recommandations et je prépare mes affaires.

Une caravane part vers le nord dans trois jours.

Il commença à emballer ses pincesaux.

— Mical, attends, tu...

— Il me faudrait un bon mois. Ça me laissera le temps de visiter la ville, trouver des sujets, connaître les fournisseurs tout en commençant à travailler.

Rien à faire. Une tornade de rangement s'abattit sur l'atelier. Mical sortait des ustensiles de tiroirs insoupçonnés, repliait des carnets, roulait des esquisses, liait des poignées de pinceaux différents et enfournait des morceaux de fusain dans de vagues sacs en tissu. Dimtry, terrifié devant le monstre d'enthousiasme qu'il venait de créer, faillit lui hurler de tout arrêter, de ne pas se précipiter, mais il ne put faire aboutir cette pulsion d'autorité. Après tout, il avait obtenu très exactement ce qu'il était venu chercher : Mical allait quitter le monastère quelque temps.

Dimtry finit par réussir à prendre congé du jeune homme en lui promettant de lui rédiger dans la journée recommandations, lettres de change et un message pour l'évêque en question attestant l'identité de Mical. Un mal pour un bien : tant que Mical serait à l'ouvrage à Salence, il y aurait peu de risques qu'il tombe sur un éventuel nouveau message, s'il y en avait un. Dimtry avait besoin de temps pour aviser, et il venait de se donner un mois.

Il soupira. Il avait désormais du courrier à faire. Il s'agissait maintenant de mettre l'évêque salentin au courant.

Un petit garçon courait au milieu des soldats, une petite bourse à la main. Il serpentait comme il pouvait entre les colosses en armure qui, à toutes les heures du jour, encombraient Forte-Rivere, la grande place forte qui protégeait l'accès à Tandal depuis le sud-est.

En vérité, le petit garçon n'allait pas très vite malgré son empressement, la faute à la nature qui lui avait infligé un pied gauche tordu. Il entendait les ricanements des hommes d'armes sur son passage, ainsi que celui des garçons d'écurie et filles de cuisine.

Mais le petit était au-dessus de tout cela, désormais. Quelques mois auparavant, il aurait à peine hésité avant de répondre par le poing aux provocations des enfants de son âge. Plus maintenant. Il avait un rôle à tenir.

Il grimpa d'interminables escaliers de pierre, en descendit d'autres en redoublant d'attention à chaque pas, franchit des portes ouvertes et en contourna d'autres fermées. Les gardes le dominaient avec une pitié résignée mais ne l'arrêtaient pas.

Finalement, il déboula à destination en ratant une marche, s'étalant de tout son long sur un sol qui semblait taillé à même le roc, le tout sous les yeux d'une petite dizaine de militaires.

Mais le petit garçon, habitué aux chutes, ne se permit aucun répit et se releva aussi prestement que possible, mettant un point d'honneur à ne pas exprimer la déception d'avoir ainsi raté son entrée.

La salle, assez large, était constellée de râteliers d'armes et de mannequins en armure. Des chaises reposaient contre les murs percés de larges fenêtres donnant sur une cour intérieure. Le petit garçon se trouvait dans une salle d'entraînement personnelle, parfaitement équipée pour l'exercice martial de son propriétaire.

— Amadi, je crois que ton petit Oriental te cherche, clama quelqu'un dans un coin de la pièce.

Le petit garçon identifia la voix immédiatement, et eut un léger instant de recul en reconnaissant celle du viduc Bendetto Spadelpietra. Il tourna la tête et l'aperçut, à quelques pas, qui l'observait, le visage fermé derrière une barbe brune courte et fournie.

Le noble frère de la duchesse avait toujours inspiré chez le petit garçon quelque peur irraisonnée. Sa carrure sèche et musclée et ses yeux sévères lui rappelaient immanquablement les grandes brutes adolescentes qui sévissaient dans les montagnes de son enfance où il avait grandi avant qu'on vienne le chercher.

— Je suis là, Kmal, répondit une voix éraillée et haut perchée. Viens. Bendetto, arrête de lui faire peur, veux-tu ?

Cette voix-ci, par contre, le rassurait. Le petit garçon accourut vers l'homme qui venait de parler. Il accomplit devant lui son meilleur garde-à-vous et lui tendit la petite bourse.

— Messire, euh, monsieur Amadi, vous avez oublié ça par terre ce matin.

Amadi le regarda, ses yeux jaunis et plissés étincelant comme jamais le petit garçon n'avait vu briller les yeux d'un adulte. Il en était sûr, le vieil Amadi voyait des choses qu'il ne voyait pas. Peut-être des fantômes, ou les dieux-bergers de l'Est, ou même ce Dieu-soleil tout-puissant que les gens de ce pays vénéraient.

Le vieux monsieur releva son visage éternellement hirsute et, acceptant la bourse en remerciant le petit garçon à voix basse, il se retourna vers Bendetto en brandissant le petit sac de cuir comme un trophée de chasse.

— Tu vois, cousin, lui dit-il, l'air triomphant, à peine quatre mois passés en ma compagnie, et mon petit Kmal est déjà devenu un modèle de chevalerie ! Les enfants de ta sœur peuvent-ils en dire autant ?

Bendetto haussa les épaules.

— Jiani et Silva ne volent pas non plus.

— Mais Jiani et Silva n'ont pas grandi dans les taudis troglodytes d'Ister.

Bendetto ne surenchérit pas. Le petit garçon se trouva fier du vieil Amadi, qui n'avait pas peur de Bendetto malgré la force et la taille de celui-ci.

Il sentit un bras passer dans son dos.

— Kmal, glissa le vieil homme, tu tombes très bien. Nous avons reçu ce matin une bien triste nouvelle. Ta charmante petite cousine, Iarma, nous a quittés il y a une semaine.

Le petit garçon regarda Amadi. Il ne comprenait pas tout, mais cela lui paraissait plutôt triste. Le vieil homme, en tout cas, avait l'air triste. Il se demanda si l'éclat qu'il avait vu tout à l'heure avait pu être des restes de larmes.

— Elle était ma préférée des enfants, et elle t'aurait beaucoup plu. Elle s'intéressait aux mêmes choses que moi. J'espérais beaucoup que vous vous entendriez...

Quelqu'un étouffa un rire dans la pièce.

— Un boiteux et une éclopée ! Ça aurait fait au moins un pied pour deux ! entendit-on plaisanter.

Le visage d'Amadi se ferma immédiatement et sembla d'un coup se recouvrir d'acier.

Il se leva.

— Bendetto...

Mais Bendetto avait déjà repéré le soldat qui avait ricané, et, avant qu'Amadi puisse exprimer sa colère, le devança et frappa presque flegmatiquement le malotru à la gorge. Un coup précis, donné du tranchant de la main.

Le coupable s'effondra comme un château de cartes, gargouillant en tentant de respirer.

— Les autres, relevez-le et sortez-le, ordonna Bendetto sans hausser la voix d'un décibel. Une petite journée à l'ombre pour lui redonner un sens de l'humour décent. Si quelqu'un d'autre ici trouve les histoires d'enfants infirmes amusantes, je l'invite à faire preuve de retenue. Surtout quand il s'agit de ma famille.

Il échangea un regard d'assentiment avec Amadi, qui sembla se calmer.

— Bref, Kmal, reprit Amadi, nous allons devoir monter à Tandal plus tôt que prévu, pour inhumer notre petite cousine. Sois un gentil fiston et va préparer ton sac.

Le petit garçon ouvrit de grands yeux. Puis il hoch vigou reusement la tête et tourna les talons.

Au moment de passer la porte, il sembla se rappeler de quelque chose qui le figea net dans sa course. Il fit demi-tour et revint vers eux, puis, cherchant ses mots, déclara d'une voix peu sûre :

— Euh, monsieur Amadi et monsieur Bendetto, je suis désolé pour votre cousine. Je vous donne mes, euh... mes conlo...

Les occupants de la pièce le regardaient, attendant la fin de la phrase.

— Condoléances ? proposa Bendetto.

— Oui, messire. Je vous présente mes condoléances.

Les deux Spadelpietra se regardèrent, l'air interdit. Amadi adressa un sourire enfantin à son cousin, l'encourageant à répondre.

— Merci, Kmal, finit par faire celui-ci. C'est... très gentil.

Le gamin, soulagé de ne pas avoir commis d'impair, détala cette fois-ci pour de bon.

— Bendetto, appela Amadi, je veux discuter. Je monte sur les remparts, tu me suis ?

Et le vieil homme s'en fut, la silhouette courbée mais la démarche vive.

Bendetto soupira, mais, habitué aux excentricités de son cousin, prit sa suite.

Forte-Rivere dominait la plaine aux alentours, et, de sa position, contrôlait le passage des nombreux fleuves qui irriguaient la plaine depuis les monts Fierre et Remon qui constituaient les contreforts de la Grande Dorsale de l'Est. La forteresse marquait également la limite sud-est du territoire dépendant directement de la ville de Tandal. Au-delà s'étendaient les hautes collines du fief de Salence.

Les remparts de Forte-Rivere, suffisamment hauts, permettaient en ce matin de fin de printemps d'entrapercevoir la cité de Salence, loin au sud. Bendetto Spadelpietra, maître d'armes de la Grande Maison, reconnaissait à cette contemplation une certaine beauté, mais Forte-Rivere était sa forteresse et il avait fini par s'y habituer.

Son cousin Amadi, lui, accoudé aux créneaux, semblait ne jamais pouvoir s'en lasser, et mirait ostensiblement l'horizon. Bendetto, sachant à quel point son cousin aimait les mises en scène, n'y prêta pas plus d'attention. Si Amadi voulait discuter, il finirait bien par ouvrir la bouche.

— La première question viendra de toi, *Benino*, chantonna Amadi comme s'il lisait dans son esprit. Pose-la, qu'on en finisse.

Bendetto grimaça. Au temps pour lui.

— D'accord, grogna le viduc en tentant d'ignorer le surnom enfantin que son cousin venait d'utiliser. Qu'est-ce que tu lui trouves, à ce gamin ?

Amadi parut ne pas entendre.

Bendetto continua.

— Il est maladroit. Son pied mettra des années pour se reformer correctement. Il parle à peine liarnais...

— Justement, pouffa Amadi. Avec un tel accent, quel malheur ne fera-t-il pas dans les rues de Tandal ! Quand il aura grandi un peu, bien sûr.

Bendetto se demanda s'il se moquait ouvertement de lui.

— Je ne voulais pas en rajouter, Amadi, mais justement... On ne peut pas dire qu'il soit particulièrement avenant non plus.

Cette déclaration provoqua un gigantesque éclat de rire chez son cousin, et Bendetto vit quelques sentinelles pourtant distantes de plusieurs dizaines de pas sursauter à leur poste.

Amadi se retourna, encore secoué d'hilarité, et s'adossa aux créneaux comme un client au comptoir d'une taverne.

— Benino, plaisanta-t-il comme un enfant, gentil Benino, délicat Benino... Cette façon délicieusement policée de me dire que mon fils adoptif est laid...

— Explique-moi, alors. Et ne m'appelle pas comme ça. Jamais.

Les ricanements d'Amadi s'éteignirent progressivement, alors que sa stature reprenait lentement sa dignité. Son visage se fit plus rigide, ses rides plus sévères, ses cheveux semblèrent d'un coup plus rêches, sa chair parut sécher comme de l'argile au soleil.

— Je n'ai à me justifier de qui j'adopte à personne d'autre que la duchesse. Et comme Jana me donnera son accord...

— Tu n'en sais rien.

— Allons, cousin, nous savons tous deux que ta sœur n'a rien contre les étrangers.

Bendetto se tendit à son tour et considéra le rictus sarcastique de son cousin. Il se demanda à quel point celui-ci cherchait la provocation.

— Tu as de la chance que ce soit moi, et pas Vittor, qui t'aie entendu dire ça.

— Aucune chance. Je ne parle plus à ton buffle de frère depuis longtemps.

Il cherchait donc bien la provocation. Mais l'étincelle de colère qui avait failli jaillir dans l'esprit d'ordinaire si serein de Bendetto était retombée. D'abord parce que, pour toute l'affection qu'il portait à son frère, sa qualité de brute n'était pas contestable. Et quand bien même elle le serait, Amadi-le-Lunaire était la dernière personne avec qui il aurait voulu se battre à ce sujet.

— Ce buffle reprend les commandes d'Armacita ce mois-ci, tempéra Bendetto. Tu risques de le croiser dans le pays plus tôt que tu ne le penses.

Pour une raison que le viduc ignorait, cela sembla inquiéter son cousin.

— Qu'est-ce que tu veux dire par « reprend » ? Armacita n'est plus sa citadelle favorite ?

— Il a passé tout l'hiver à Slamarc, dans l'ancien manoir familial. Pour s'entraîner, soi-disant.

— Vittor n'a pas besoin d'entraînement, commenta Amadi d'une voix blanche.

Bendetto ne trouva rien à répondre. La mention du fief historique de la famille, perdu au milieu des montagnes de l'est, ne manquait jamais de le mettre mal à l'aise.

— Et toi ? enchaîna son cousin. Tu n'y retournes jamais, à Slamarc ?

Amadi avait posé la question avec un sérieux inquisitorial, et une réelle gravité dans le regard.

— Non, répondit Bendetto. Pas depuis mes trois ans.

Il n'en dit pas davantage.

— Bien, finit par opiner Amadi d'une voix plus détendue. Entre nous, tu ne perds rien. Le climat y est toujours atroce. Et, en parlant de climat, tu ne veux pas t'avancer pour regarder le paysage avec moi ? Un peu de beauté, ça te reposera de tes troufions.

Bendetto s'avoua vaincu et avança aux côtés de son cousin, levant les yeux vers cet horizon qu'il connaissait par cœur. Sur les routes du sud, messagers à cheval, pressés et galopant, dépassaient les chars à bœufs des paysans et les chariots des marchands qui se croisaient tant bien que mal. Ici, des chargements de blé, là, des caisses de minerais traités à Tandal et vendus aux forgerons

de la région... Franchissant un pont au loin, une longue colonne d'énormes verdines avançait vers le sud, improbablement halées par des attelages trop réduits pour pouvoir tirer d'aussi grosses roulottes aussi facilement. Il y avait là une bonne vingtaine de wagons au total.

— Tiens, commenta joyeusement Amadi, on dirait qu'un clan d'Autrois s'apprête à planter ses chapiteaux à Salence ! Ça alors... Je devrais peut-être y faire un tour avec le petit...

— Je ne crois pas que les funérailles de Iarma te laissent le temps pour ces bêtises.

— Oh, c'est vrai.

« Le Lunaire ». Amadi s'efforçait de mériter son surnom avec une grande rigueur.

— Bien, finit par conclure Bendetto. Je suppose que je ferais mieux d'apprendre à connaître ta mascotte, s'il doit entrer dans la famille. J'essaierai de lui parler un peu pendant le voyage. Peut-être même lui mettre une épée en bois dans la main, pour voir.

Amadi approuva d'un signe de tête, mais ne sembla pas trouver la question particulièrement importante. Il reniflait l'air, le front concentré, immobile comme un limier flairant les alentours.

— Un orage se prépare, Benino.

La déclaration météorologique interloqua le maître d'armes.

— Il n'y a pas le moindre nuage.

— Le vent tourne.

Bendetto s'immobilisa, cherchant des signes de fraîcheur dans l'air. Mais la brise était douce et n'amenait rien d'autre à ses narines que le pollen des champs.

— Je ne sens rien...

— Pas encore. Mais il tourne, de plus en plus vite. Nous devrions nous mettre en chemin.

Amadi avait dit cela d'un ton étonnamment autoritaire. Bendetto opina du chef, comprit qu'une nouvelle mouche piquait son cousin, et décida de ne pas approfondir la question. De toute façon, il était déjà convenu qu'ils partiraient dès que l'escorte serait prête.

Il descendit l'escalier, laissant Amadi Spadelpietra debout au milieu du ciel, les yeux fermés, sa tunique flottant sur ses épaules voûtées, faisant onduler ses armoiries sur son dos – la

masse et les épées des Spadelpietra, augmentées d'une chouette déployant son aile droite.

Et les quelques personnes à portée d'oreille l'entendirent ainsi incanter ce qui ressemblait à une comptine sans queue ni tête.

Petite brise a grandi, l'heure est à l'ouragan ! Qu'il souffle et tourbillonne, qu'il tourne et dégringole, qu'il dévale, qu'il orage, et tempête et saccage, la-la-la-la-la-laaaa....



Tandal, neuf jours après le décès de Iarma

Pauvre petite! Ainsi murmurait la foule aux obsèques officielles de Iarma Spadelpietra, car foule il y avait. Non loin du Palais Armando, où demeurait la Duchesse, s'étendait dans la partie est de la cité la grande place Alessya où s'organisaient fêtes, marchés et forums – ou bien, en certaines occasions, célébrations religieuses publiques.

Le petit peuple, tenant à venir reconforter la Duchesse dans la perte de sa petite cousine, avait massivement répondu à l'appel, portant des cierges, déposant fleurs et présents devant le cercueil. On voyait même des enfants à peine chaussés venir offrir des jouets mal fabriqués au pied de la défunte. Des dizaines de plus petites familles issues de la Noblesse d'Épée avaient aligné leurs armoiries. Les Grandes Maisons de la Noblesse de Sang, ainsi que la famille royale, étaient là, bien sûr, et avaient préalablement déposé de somptueux présents de condoléances. Mais ceux-ci se trouvaient désormais ensevelis sous la masse des objets offerts par les petites gens.

Au milieu de la place, sous la statue du premier roi de Tandal, avait été monté un autel luxuriant, tout d'or, d'argent et de miroirs. Et Dieu semblait avoir accepté l'invitation, car le soleil choisit ce matin-là pour embrasser la cité de ses premiers rayons estivaux. L'effet de lumière saisit la foule de piété, et tous, nobles et roturiers, redoublèrent de prières.

Devant le cercueil, le cardinal Fernio, parent du roi, assurait le culte en personne. À la demande de la duchesse, l'ecclésiastique alternait les prières en vieil alfin et les sermons en liarnais vernaculaire pour que les petites gens comprissent le message. Il invoqua l'éternelle Lumière Solaire de Dieu, parla des bénédictions de l'Eau et de la Terre Fertile, et pria le Seigneur Dispensateur d'accueillir l'âme de la petite en son paradis céleste, alors que son corps, bien qu'embaumé pour des raisons pratiques, irait rejoindre le Paradis Terrestre et fertiliser le sein de la Terre.

Pour le peuple qui écoutait, il ne faisait aucun doute que cette prière serait exaucée. Qui de mieux placé qu'une petite infirme pour entrer au paradis céleste, après tout ?

Le prélat remercia ensuite Sa Majesté le roi Remon II Albardo de Tandal, puis la Grande Duchesse Spadelpietra, puis le Grand Patriarche de Tyl pour leur bienveillance et leur sagesse. Tous échangèrent des regards surpris en entendant le patriarche, autorité spirituelle suprême du continent, n'être cité qu'en troisième par son propre cardinal. On en jaserait sans doute beaucoup plus tard.

Attentive et solennellement endeuillée, la Duchesse Jana, grande et sombre dans ses voiles noirs, observait une immobilité parfaite, n'y dérogeant que pour de brefs gestes d'affection envers son fils et sa fille qui l'encadraient, l'œil humide et rouge mais la nuque toujours raide. Les deux petits héritiers, malgré la sincérité de leur tristesse, savaient se tenir en princes. Le reste de la maisonnée les entourait, en léger retrait comme il seyait. Les deux viducs, jeunes frères de Jana, offraient côte à côte le spectacle habituel de leur contraste saisissant. Au visage protecteur et bienveillant de Bendetto, faisait ombre la haute silhouette taillée à la serpe de Vittor, qui portait son uniforme de grand connétable du royaume. La foule observait celui-ci avec une curiosité distanciée, car on ne voyait que très rarement le général en chef à Tandal, et jamais sans son armure miroitante d'*Argyras*.

Derrière eux, au troisième rang, quelques cousins, leur suite et leurs rares enfants. Le reste appartenait à des branches trop éloignées de la famille pour qu'on s'y intéressât. On remarqua tout de même qu'Amadi, cousin connu pour ses frasques et un goût pour les arts trop prononcé aux yeux des siens, avait à ses

côtés un jeune garçon d'une dizaine d'années à peine. Le bruit avait couru que le cousin avait ramené de ses voyages un fils naturel, qu'il l'avait reconnu et amené à Tandal pour être éduqué comme il sied à son sang. Les nombreux orphelins et mères-filles de la foule s'en émurent. La plupart choisirent de ne pas commenter l'absence totale de ressemblance entre le père et le fils. Ou la démarche boiteuse de celui-ci. Ou son teint basané, ses yeux en amande et son menton prognathe. La cérémonie se poursuivit donc, l'illustre Famille religieusement recueillie, entourée par le peuple de Tandal qui lui appartenait corps et âme.

On ne dit pas de mal des Spadelpietra. Même d'un Spadelpietra qui n'en a pas l'air.

Ainsi en était-il des Illustres. Droits, dignes, idolâtrés par la plèbe, craints même des anciennes Grandes Maisons, et tenant dans leurs mains la dynastie royale des Albardo elle-même, puisque les accords d'union entre l'unique héritière du roi et le prince Jiani avaient été finalisés quelques mois auparavant. Peu d'ennemis pouvaient encore les atteindre sur le piédestal où les avaient juchés l'édification du grand barrage de la Septide, la construction des centaines d'écoles de Slasie, l'agrandissement et l'assainissement de la Ville-Neuve et l'administration juste et sévère de la justice du royaume.

Loin de la bassesse des autres familles qui clapotaient dans des intrigues à peine dignes du plus immoral des boutiquiers.

Loin des ombres.

*Pour découvrir la suite de L'Appel des Illustres
et commander le roman, [suivez le guide](#).*